

## L'épaulé-jeté

Julie Mazzieri

Number 85, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96571ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Mazzieri, J. (2021). L'épaulé-jeté. *L'Inconvénient*, (85), 4–6.

# L'épaulé-jeté

SANS MOBILE APPARENT Julie Mazzieri

Depuis quelque temps, je ne peux plus mettre un pied dans mon bureau sans y penser. J'ai cru que cette « idée » allait passer, mais ce n'est visiblement pas le cas. C'est très pénible, je vous assure. D'autant plus que je me suis toujours méfiée des raisonnements par analogie et de leur séduction trompeuse. Or il semblerait bien que je me sois piégée toute seule.

Voilà donc : dès que je pousse la porte de mon bureau, je ne peux désormais plus me voir autrement que sous les traits d'un haltérophile. Oui, vous avez bien lu : un haltérophile. C'est plutôt gênant et surtout cela ne sert à rien, cette image, je veux dire, cette petite fantaisie personnelle que je me suis façonnée (par oisiveté sans doute) et dont je n'arrive plus à me débarrasser. Quoi qu'il en soit, huit heures sonnent et je me dis aussitôt : « Allez, c'est maintenant l'heure de ton effort d'affabulation. »

Il faut me voir : penchée au-dessus de ma barre, gainée dans ma contention d'esprit et ma combinaison d'hercule de foire, la taille ceinturée, les mains talquées, la gueule enfarinée. Mon truc, c'est l'épaulé-jeté. Voilà une tâche d'une simplicité extrême – soulever en deux temps un poids au-dessus de sa tête – qui convient à ma morphologie. Je ne saurais trop expliquer pourquoi. Malgré les apparences, il y a là quelque chose d'une lutte de l'esprit contre la matière. C'est un moyen comme un autre de se mesurer à ses idées, de vaincre l'inertie. En revanche, je réussis moins bien à l'arraché. Toute cette force explosive déployée en un seul mouvement, peut-être est-ce une affaire de poète. Mais je compte bien y arriver.

Or vous n' imaginez pas tous les risques que l'exercice suppose. On raconte que certains haltérophiles meurent foudroyés en soulevant leurs haltères. Je veux bien le croire. On dit aussi que plusieurs d'entre eux finissent prématurément avec un cœur et un foie deux fois plus gros que ceux d'un homme normal. Soit. Mais le plus grand des dangers est sans doute de ne pas être de taille. De ne pas faire le poids. De s'être trompé de catégorie. Une mauvaise idée ou un mauvais sujet sont si vite arrivés. On ne parle jamais de ces types qui succombent de désespoir au-dessus d'une barre qui refuse de bouger depuis des mois, voire des années. Car tout le monde sait que, si l'on s'y prend bien, ce n'est l'affaire que de quelques secondes.

Je ne peux pas trop me plaindre non plus car cette discipline, personne ne me l'a imposée ; c'est bien moi et moi seule qui l'ai choisie. Fort heureusement, tout n'est pas que souffrance. Il y a aussi des jours de joie et même d'euphorie. Ces jours où – ô grâce divine – je sais que *je tiens mon morceau*. Toutes les conditions sont réunies pour que je soulève mes deux cercles de fonte. Il suffit de soigner l'exécution et ça y est : en moins de deux, je me retrouve avec la jambe raide et les veines saillantes, le sang qui sort par le nez et les oreilles, les organes entremêlés et le cuir chevelu fendu (cela arrive). Victoire ! Victoire ! Me voilà avec mon idée au bout des bras, oui, mon idée, ma chère idée, ma précieuse idée, juste là, pas longtemps, au-dessus de ma pauvre tête qui exulte.

Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. Que s'est-il passé ? Est-ce irréversible ? Je ne sais pas quand exactement les choses ont tourné, mais à une époque pas si lointaine, ce n'était pas l'image de deux énormes poids qui s'imposait à mon esprit chaque fois que j'entrais dans mon

bureau. Non, c'était une tout autre histoire. J'avais plutôt affaire à une bête indomptable. Non pas un fauve, mais une monture sauvage qu'il me fallait dominer. C'est bien cela. Mes journées ressemblaient à un interminable rodéo. Tous les matins, je regagnais mon Far West de poche et passais des heures entières les talons plantés dans les flancs d'un animal furieux qui ne rêvait que de me virer. À cette époque, tout ce qui comptait pour moi était de rester perchée là-haut. « Si au moins j'avais affaire à la "haute bête mystérieuse" d'un Bernanos », regrettais-je souvent ces jours harassants où je finissais la tête dans le sable. Ou même à l'un de ces « mauvais chevaux qui refusent » d'un Flaubert qui se plaignait de la rétivité de sa plume. Or la monture qui m'attendait était toujours la même, jour après jour : un animal grotesque – mi-bronco, mi-bourricot – qui lançait des ruades ridicules, se cabrait pour rien ou encore tournait sur lui-même d'un seul côté comme pour m'humilier. C'était quand même le bon temps. Les jours où je me sentais particulièrement en forme, il m'arrivait même de m'amuser à attraper un bouvillon au lasso. Ce n'est pas sorcier.

Je suis désolée de m'exprimer avec autant d'images. Pourtant, je vous assure, il ne s'agit pas d'une allégorie de ma part et encore moins d'une fable. Je sens bien que toute cette fonte me fatigue inutilement. À un moment, j'ai cru que je pourrais chasser cette image par une autre. Je suis alors passée à l'alpinisme. L'idée de m'attaquer à un haut sommet me paraissait pertinente et plutôt bien choisie – la conquête des cimes, la lutte contre les éléments, l'Himalaya, l'Annapurna, l'ascension par la face nord sans guide, sans oxygène et sans sherpas, tout cela était assez joli à raconter. Puis l'air de la montagne me ferait le plus grand bien. Mon âme s'élargirait enfin et j'aurais peut-être de grands sentiments. Mais j'ai vite fait de trouver toute cette aventure trop bourgeoise, trop romantique. « Ce n'est pas ça ! » me suis-je écriée avant même d'arriver au premier refuge. Pour des raisons personnelles, j'ai tout aussi vite renoncé aux sports de combat. Il me reste encore la course de fond. Ces histoires de souffle, d'endurance, de rythme, de points de côté... Il y a de quoi faire. Mais peut-être est-ce déjà trop tard. Peut-être me fallait-il y penser bien avant, car on ne cajole pas impunément ses lubies. Entre vous et moi, a-t-on jamais vu un culturiste terminer un marathon ?

•

Je suis allée à la bibliothèque ce matin. Je me souvenais que Roland Barthes avait écrit quelque chose au sujet du corps et de l'écriture ; quelque chose qui mettait en avant l'idée de l'effort physique qu'impliquait la création littéraire. Je voulais retrouver cette page. J'ai cherché dans les livres que j'avais à la maison. En vain. C'est un passage très court où il soutient plus ou moins que l'on écrit avec le corps avant toute chose. J'ai trouvé d'innombrables pages où le corps est évoqué, mais pas ça.

Les bibliothèques municipales sont de drôles d'endroits. Celles des petites villes de province sans doute encore plus que les autres, avec leurs horaires insolites, leurs tables de best-sellers dressées à l'entrée et leur mobilier coloré pour les enfants. J'écris ceci sans aucune ironie. Croyez-moi, je ne boude pas mon plaisir. D'ailleurs, quand on y pense bien, les « grandes bibliothèques » (universitaires, nationales, spécialisées) ne sont guère plus fréquentables. Dès que je repense aux magnifiques coupes de la salle Labrousse de la bibliothèque Richelieu à Paris, je ne peux faire autrement que de voir ce petit vieux vêtu d'un élégant costume trois pièces sombre qui, debout derrière un grand lutrin, découpait d'un geste sûr les illustrations d'un ouvrage ancien à l'aide d'une lame dissimulée entre son index et son majeur. Je me souviens aussi des tables de la grande salle de lecture de la Sorbonne dont le bois était gravé d'incroyables niaiseries. Des Peeping Tom contre lesquels nous mettais en garde la bibliothèque de McGill. De la jeune étudiante qui reniflait sans cesse à Sainte-Geneviève et qui, faute de mouchoir, avait fini par tout laisser couler jusqu'à ses lèvres. Ou encore de ce garçon à la bibliothèque de droit qui, sur le coup de midi, avait sorti un œuf de son sac et l'avait soigneusement écalé sur une feuille à carreaux disposée en guise de nappe. Où que vous soyez, vous pouvez toujours compter sur la faune locale pour vous distraire un peu. Je suis d'ailleurs partie à la bibliothèque municipale avec la certitude que je ne trouverais pas ce que je cherchais : j'y suis allée *pour y aller* – exactement comme on part en villégiature. Il me fallait simplement un prétexte.

La bibliothèque de Bastia est un grand prisme blanc doté de fenêtres en arc. Autrefois, sa façade était ornée de gigantesques palmiers, mais ceux-là aussi ont été décapités par les charançons et ont été abattus il y a deux ou trois ans, lui laissant depuis un air ingénu. Je croyais que

l'on planterait d'autres arbres à leur place, mais non ; il suffit parfois de s'habituer. La bibliothèque se trouve au rez-de-chaussée. Elle est fermée au public le lundi matin ainsi que le jeudi et le dimanche toute la journée. Les horaires d'été sont différents. Il y a aussi une médiathèque et une ludothèque à l'étage, mais je n'y suis jamais allée. Il n'y a pas de pénalités de retard pour les livres empruntés. Si vous ne retournez pas les documents au bout de trente jours, on vous appelle et, si vous traînez vraiment trop, vous recevez une lettre. Il n'y a pas de tables de travail. En revanche, il y a un espace destiné aux périodiques où les usagers peuvent s'asseoir. Tout le monde parle à voix haute.

Le catalogue informatique était en panne – tant mieux. J'ai dû parcourir un à un les rayons, dont le classement est plutôt rigoureux. À ma grande surprise, j'ai croisé la quasi-intégralité des œuvres de Michaux et de Ponge. Bien sûr, Valéry est aussi très présent. De même pour Bataille. Novarina, rien. Calet et Gadenne, non plus. Claude Simon, très peu. J'en ai profité pour lire quelques pages de Vialatte et d'Edward Bond ainsi que l'introduction d'un livre sur les guerres puniques. En poursuivant mes déambulations, je suis tombée sur *Les terrasses de l'île d'Elbe*, où sont rassemblées certaines chroniques que Giono a écrites dans les années 60 pour la presse régionale. Des histoires de briquet, des réflexions sur le bonheur domestique et le printemps, des notes sur le bruit. Vraiment, il raconte n'importe quoi. J'ai dû rester plantée là à lire pendant un sacré moment, car la bibliothécaire est venue me demander si j'avais besoin d'aide. Je me suis alors dirigée vers l'étagère où devaient logiquement se trouver les livres de Barthes. Il y en avait près d'une dizaine – exactement les titres que je possède. Il y avait même, côte à côte, deux exemplaires du *Degré zéro*. On ne sait jamais.

Qu'à cela ne tienne. Je suis allée m'asseoir dans l'un des fauteuils bas du coin des périodiques pour lire le *Corse-Matin*. Je ne saurais décrire le plaisir que me procure la lecture de la presse régionale. « Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être plus vieux que le journal d'aujourd'hui », écrivait Péguy. Oui, je crois que j'aime par-dessus tout son éternelle actualité. Assise seule parmi les magazines et les revues, j'ai soudainement eu l'étrange impression de me trouver dans une salle d'attente. Je lisais en attendant je ne sais quoi et on m'appellerait lorsque mon tour serait venu. Puis un homme est entré et s'est mis à discuter avec la bibliothécaire. Il était question d'une maison de village et du téléphone qui passait mal quand on était dans le jardin. Très vite, je n'ai plus entendu ce qu'ils racontaient, cela n'avait plus d'importance, trop absorbée que j'étais par ma lecture : *Finances du Petit Bar : de nouvelles mises en examen. Une nécropole romaine découverte à l'île-Rousse. Contrôlés pour non-respect du couvre-feu, ils braconnaient des hérissons. Eccica è Suaredda : deux personnes mises en examen pour tentative d'homicide. Motion et polémique autour de la commémoration du bicentenaire de la mort de Napoléon. Cultiver son jardin, un art de vivre. A crisa sanitaria hà sterpu a cultura. Oursinade sur la plage d'Acciaghju. De nouveaux équipements dernier cri pour les pompiers. Photo de l'harmonium de l'église de Sainte-Lucie de Venzulasca venant d'être restauré. U filanciu scrittu nant'à a lista di e spezie minaciate ? Olcani : deux hectares de maquis détruits par les flammes. Météo de demain : beau temps peu nuageux devenant variable. Vent modéré.* ■